



31. — David Hume.

## CHAPITRE X.

## HUME ET LE SCEPTICISME PHILOSOPHIQUE.

Le déisme anglais était condamné à mourir de la maladie du scepticisme. Bolingbroke, ce sceptique mondain, lui avait déjà imprimé la tache de son impopularité et de son manque complet de sérieux et de tenue; Hume devait lui porter le dernier coup en érigeant son incrédulité en système philosophique et en montrant ainsi à quel abîme conduisaient ces doctrines qui avaient trouvé des adeptes dans la Grande-Bretagne depuis près d'un siècle.

David Hume (1711-1776) a laissé un nom bien plus célèbre que les déistes dont nous avons jusqu'ici exposé les idées<sup>1</sup>. C'est que, malgré ses graves erreurs philosophiques et religieuses, il fut non seulement un métaphysicien subtil, mais aussi un historien de valeur et un économiste remarquable. Il était né à Édimbourg, et descendait de la noble famille écossaise de Home

<sup>1</sup> Voir Figure 31 le portrait de Hume, dessiné par N. Cochin et gravé par A.-B. Duhamel, Frontispice des « *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques*, par M. Hume. A Londres, et se trouve à Paris chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût ». In-12.

de Douglas. Sa passion dominante fut de bonne heure la gloire littéraire. Il commença par étudier les héritiers dégénérés de Platon, les sceptiques de l'Académie; plus tard, il se pénétra des idées de Locke et de Berkeley. Il semble avoir toujours compté, pour s'assurer le succès, objet de son ambition, sur le scandale que produiraient ses œuvres dans l'esprit des personnes religieuses, car, racontant l'échec de son premier ouvrage, le *Traité de la nature humaine*, dans son autobiographie : « Jamais tentative littéraire, dit-il, ne fut plus malheureuse; il sortit mort-né de la presse, sans même réussir à exciter un murmure parmi les zélotes. »

Le *Traité de la nature humaine* parut en 1739-1740. Le but de l'auteur est de tirer les conséquences logiques du sensualisme de Locke. Elles l'amènent à la négation du principe de causalité et par là même au scepticisme. Toutefois, comme devait le faire Kant quelques années plus tard, Hume recule devant les conclusions qui découlent de ses théories et il cherche à conserver un certain nombre de vérités importantes, surtout celle de l'existence de Dieu<sup>1</sup>. C'est ainsi que le philosophe anglais a sa place marquée parmi les écrivains déistes.

Hume est néanmoins peu connu comme déiste et

<sup>1</sup> Quoique la philosophie de Hume doive conduire à l'athéisme, il ne fut cependant pas athée; bien plus, il ne croyait guère à l'existence des athées. Un soir, qu'il se promenait avec Ferguson, admirant le ciel étoilé, il s'écria tout d'un coup, saisi d'enthousiasme et élevant les mains : « Ah! mon ami, peut-on contempler le firmament, et ne pas croire qu'il y a un Dieu! » G. Compayré, *La philosophie de Hume*, in-8°, Paris, 1873, p. 320.

comme critique en matière de religion; les écrits qu'il composa sur ce sujet furent même à peine remarqués de son temps. Ils ont pourtant une importance réelle dans l'évolution religieuse du siècle dernier et dans le progrès des attaques des incrédules contre les Saintes Écritures. *L'Histoire naturelle de la religion*, qu'il publia en 1757, contient des idées qui ont fait depuis leur chemin; il y expose, entre autres choses, sur l'origine de la croyance à l'unité de Dieu, une opinion communément acceptée de nos jours par les rationalistes.

Tous les déistes, sans en excepter Bolingbroke lui-même, avaient pensé que la croyance en un seul Dieu, ou ce que nous appelons maintenant le monothéisme, était un fait primitif. Ils niaient ou révoquaient en doute la véracité des récits bibliques, mais ils admettaient que les premiers hommes avaient connu le dogme de l'unité divine. David Hume inaugura la théorie du développement général des idées religieuses; il imagina que le polythéisme avait précédé le monothéisme et il soutint que la croyance à plusieurs dieux était la forme la plus naturelle et la plus ancienne de la religion. D'après lui, le déisme ou le théisme est le fruit de la réflexion, le résultat du travail et de l'expérience des siècles :

Il semble certain que, conformément au progrès naturel de la pensée humaine, la multitude ignorante doit se former d'abord une idée grossière et basse des puissances supérieures<sup>1</sup>, avant de s'élever à la conception de cet être

<sup>1</sup> Sans la révélation primitive, c'est possible; avec la révélation primitive, non.

parfait qui a tout disposé avec ordre dans la nature. On pourrait aussi raisonnablement supposer que les hommes ont habité des palais avant d'habiter des huttes et des cabanes, ou étudié la géométrie avant de faire de l'agriculture, qu'imaginer que la divinité fut conçue dès le commencement comme un pur esprit, omniscient, tout-puissant et présent partout, au lieu d'être considérée comme un être puissant, quoique borné, avec des passions et des appétits, des membres et des organes humains. L'esprit humain ne s'élève que par degrés, et de l'inférieur au supérieur; il ne se forme l'idée de la perfection qu'en faisant abstraction de ce qui ne l'est pas; discernant peu à peu ce qu'il y a de plus noble dans ses conceptions, de ce qu'il y a de plus grossier, il applique ce qu'il trouve de plus raffiné et de plus sublime à sa divinité<sup>1</sup>.

Pour Hume, le témoignage de la Bible, qui nous montre Dieu, le Dieu unique, créant le monde et se manifestant au premier homme, le témoignage de la Bible semble ne pas exister. « Aussi loin, dit-il, que remontent l'écriture et l'histoire, l'humanité, dans les temps anciens, paraît avoir été polythéiste... C'est un fait incontestable que, il y a dix-sept cents ans environ, tout le genre humain était polythéiste<sup>2</sup>. » Il oublie les Juifs. « Les Juifs étaient théistes, observe avec raison le traducteur de Hume... La doctrine de l'unité de Dieu, créateur et souverain maître de l'univers, était consa-

<sup>1</sup> Hume, *The natural History of religion*, § 1, *Philosophical Works*, Édimbourg, 1826, t. IV, p. 438.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 437.

crée dans leurs livres<sup>1</sup>. » Le philosophe anglais, qui devait être suivi également sur ce point par les incrédules contemporains, nie le monothéisme, au moins primitif, des Juifs, et il dit, comme on le fait de nos jours, que leur dieu ne fut d'abord qu'un dieu local, national :

La divinité qui par amour se changea en taureau pour enlever Europe, et qui par ambition détrôna son père Saturne, devint l'*Optimus Maximus* des païens. Ainsi le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob devint le Dieu suprême ou le Jéhovah des Juifs<sup>2</sup>.

Nous avons eu déjà occasion de réfuter longuement ces erreurs sur l'origine du monothéisme en Israël et d'établir que, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, le peuple hébreu, quoique souvent infidèle, a adoré le seul et même Dieu unique, celui qu'il appelle toujours le Dieu de ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob<sup>3</sup>. Hume ne donne d'ailleurs aucune preuve de fait de ce qu'il avance. Il prétend démontrer par des considérations théoriques et *a priori* une assertion qui est

<sup>1</sup> *Histoire naturelle de la religion*, Amsterdam, 1759, p. 118.

<sup>2</sup> *The natural History of religion*, § VI, p. 467. Dans la première édition on lisait : « Thus, notwithstanding the sublime ideas suggested by Moses and the inspired writers, many vulgar Jews seem still to have conceived the supreme Being as a mere topical deity or national protector. » *Ibid.*, note.

<sup>3</sup> *La Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., 1889, t. III, p. 27 et suiv.

purement historique et devrait être, par conséquent, historiquement établie, ce qu'il n'essaie même point.

En ce qui regarde la révélation et le surnaturel, Hume, de même que les déistes qui l'avaient précédé, n'admet ni miracles ni prophéties comme preuves rationnelles de la religion chrétienne. Les prodiges, assure-t-il, n'ont aucune valeur démonstrative. A l'en croire, les pires ennemis du Christianisme, ce sont ceux qui veulent l'appuyer sur des faits surnaturels. Mais par une contradiction difficile à expliquer, il affirme néanmoins que la révélation doit reposer sur le miracle :

Nos principes peuvent servir à confondre ces amis dangereux ou ces ennemis déguisés de la religion chrétienne qui ont entrepris de la défendre par les principes de la raison humaine. Notre très sainte religion est fondée sur la foi, non sur la raison; le plus sûr moyen de la compromettre, c'est de l'exposer à une épreuve qu'elle n'est en aucune façon en état de supporter. Pour rendre ce point plus évident, examinons les miracles qui sont rapportés dans l'Écriture, et, afin de ne pas nous perdre dans un champ trop vaste, bornons-nous à ceux que nous rencontrons dans le Pentateuque. Nous les examinerons selon les principes de ces prétendus chrétiens, non comme la parole ou le témoignage de Dieu lui-même, mais comme la production d'un écrivain ou d'un historien purement humain. Nous avons donc à considérer ici un livre qui nous est présenté par un peuple barbare et ignorant; il a été écrit à une époque où ce peuple était encore plus barbare, et, selon toute probabilité, longtemps après les événements qu'il raconte

il n'est corroboré par aucun témoignage contemporain; il ressemble à tous ces récits fabuleux que toutes les nations donnent de leur origine. En lisant ce livre, nous le trouvons rempli de prodiges et de miracles. Il décrit un état du monde et de la nature humaine complètement différent du nôtre; il raconte notre déchéance de cet état; la longévité de l'homme s'étendant à près de mille ans, la destruction du monde par un déluge, le choix arbitraire qui est fait d'un peuple pour être le favori du ciel, d'un peuple dont l'auteur fait partie, la délivrance de ce peuple de la servitude par les prodiges les plus étonnants qui se puissent imaginer. Eh bien! je demande que chacun mette la main sur son cœur et qu'après y avoir sérieusement réfléchi, il déclare s'il pense que la fausseté d'un tel livre, appuyé sur de tels témoignages, serait plus extraordinaire et miraculeuse que tous les miracles qu'il raconte. Il faudrait cependant qu'il en fût ainsi, pour accepter son témoignage, selon les règles de probabilité que nous avons établies.

Ce que nous avons dit des miracles peut s'appliquer, sans y rien changer aux prophéties. En effet, toutes les prophéties sont de vrais miracles et en cette qualité ne peuvent être admises que comme preuves d'une révélation. S'il n'était point au-dessus des forces de la nature humaine de prédire l'avenir, il serait absurde d'employer la prophétie comme argument en faveur d'une mission divine ou d'une autorité céleste. Ainsi, en résumé, nous pouvons conclure que non seulement la religion chrétienne fut d'abord accompagnée de miracles, mais que, même aujourd'hui, aucune personne raisonnable ne peut y croire sans un miracle. La seule raison est insuffisante pour nous convaincre de sa véracité, et quiconque est poussé par la foi à lui donner son assentiment, a conscience qu'il s'opère en lui-même un miracle perpétuel, qui renverse tous les principes de son

intelligence et le détermine à croire ce qui est le plus contraire à la coutume et à l'expérience<sup>1</sup>.

Un pareil raisonnement est la négation de la révélation et de la foi chrétienne. Hume parle ainsi après avoir cherché à établir qu'aucun miracle ne peut être prouvé, parce que l'expérience est, dit-il, notre seul guide en ce qui concerne les faits et, le miracle étant contraire aux lois de la nature, l'expérience est par là même contre le miracle. De plus, ajoute-t-il, comme confirmation décisive de son principe, en réalité il n'existe aucun exemple de miracle bien établi. Des religions opposées allèguent également en leur faveur des prodiges, preuve qu'aucun d'eux n'est vrai. Les Jansénistes appuient leur doctrine sur les merveilles opérées par le diacre Pâris : elles sont affirmées par toutes sortes de témoins non suspects, mieux établies que les miracles de l'Évangile, mais « l'impossibilité absolue et le caractère miraculeux de tels événements... en est une réfutation suffisante<sup>2</sup>. » Aussi le philosophe anglais peut-il sembler parler par ironie, quand il affirme sa foi chrétienne. « Ces protestations, avoue son historien lui-même, Burton, sont faites brièvement, froidement, et de manière à faire sentir à tous que si Hume croyait aux doctrines qu'il réservait, il n'y avait pas du moins son cœur<sup>3</sup>. »

L'auteur de l'*Histoire naturelle de la religion* a été

<sup>1</sup> Hume, *An Inquiry concerning the human Understanding*, § 10, *Of miracles*, dans les *Philosophical Works*, t. III, p. 153-154.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 146-147.

<sup>3</sup> J. H. Burton, *Life of Hume*, Édimbourg, 1846, t. I, p. 281.

réfuté par John Leland<sup>1</sup>, qui a relevé avec soin ses erreurs philosophiques. Nous n'insisterons pas ici pour établir les principes de la certitude et combattre le pyrrhonisme. Il nous suffit d'avoir montré comment, d'étape en étape, le déisme d'Herbert de Cherbury a sombré dans la négation des vérités les plus claires et les plus essentielles, qui sont le fond même de l'intelligence humaine : celles des relations de la cause et de l'effet.

<sup>1</sup> J. Leland, *A view of the deistical Writers*, t. I, p. 258-371.